

Deux frères et leurs blessures

Correspondance Jean Paulhan-Giuseppe Ungaretti, 1921-1968,
Pans, Gallimard, Cahiers Jean Paulhan n° 5, 1989.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 32, numéro 3 (189), juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1990). Deux frères et leurs blessures / *Correspondance Jean Paulhan-Giuseppe Ungaretti, 1921-1968*, Pans, Gallimard, Cahiers Jean Paulhan n° 5, 1989. *Liberté*, 32(3), 78–81.

LIRE EN FRANÇAIS

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

DEUX FRÈRES ET LEURS BLESSURES

Correspondance Jean Paulhan-Giuseppe Ungaretti, 1921-1968, Paris, Gallimard, Cahiers Jean Paulhan n° 5, 1989.

Deux écrivains échangent des lettres et il arrive que ce soit éblouissant. Pierre Reverdy à Max Jacob: «Ma tête est engourdie et pleine d'embarras de voitures. Mais quand j'ai une plume à la main les mots qui en découlent viennent d'une autre source. Il arrive que ma tête s'éclaire et que je voie dans le filet d'eau claire des boules d'or — des lames de cristal, mais sur le fond toujours ces lourdes pierres grises...»¹

Et plus tôt: «J'ai de plus en plus en horreur la vie intellectuelle — les cérébraux dominant et je les méprise (...). Ils ne sont bons qu'à me faire sentir avec leur facilité vaine combien je suis inapte (...) à des jeux de commis voyageurs supérieurs.»

Enfin: «Quelle lettre! Heureusement tu es à la campagne et tu auras tout le temps et le calme nécessaires à sa lecture.»

À Solesmes, Reverdy griffonnait-il aussi des billets hâtifs?

1. Lettre reproduite dans le *Monde* du vendredi 24 novembre 1989. Conformément à sa volonté, la correspondance de Reverdy est inédite.

«Mon cher Jean,
me voici à Avignon; mais je compte être à Paris au plus tard mercredi matin. Et peut-être mardi matin. Je viendrai à la Revue; mais ne te dérange pas (...) Quelle belle ville! Je vous embrasse de tout mon vieux cœur.
Ungaretti.»

Depuis quelques années, Gallimard poursuit la publication de la correspondance de Jean Paulhan. On sait que l'homme écrivait beaucoup et à tout ce qui comptait dans les lettres françaises. On a lu Ponge, Suarès, Guillaume de Tarde, l'ami de jeunesse. Dans quelques mois, on pourra lire Caillois, Saint-John Perse, Jacques Audiberti, Saint-Héliier et Dieu sait ce que cache encore le grenier de la rue des Arènes! Voici le Paulhan-Ungaretti.

Les deux hommes se sont rencontrés une première fois chez Breton, «l'esprit le mieux douloureux de ces temps confus», selon Ungaretti. Vers février 1921, ce dernier, qui habitait alors à Paris, rue Dorian, écrit avec la pudeur du jeune homme qu'il n'est déjà plus tout à fait: «Mais un soir je viendrai vous chercher si vous voulez bien m'accorder votre amitié.»

Elle fut accordée et bien davantage. Quelques années encore et ces deux-là s'appelleront «frères», le seront, jusqu'à envisager de vieillir doucement sous le même toit. Ils ne partageront jamais l'appartement, mais ils s'écriront. La sympathie d'Ungaretti pour Mussolini aurait dû les brouiller mille fois. Ce fils de paysans s'en expliquera dans les lettres: c'est la fierté redonnée aux petites gens (1928), mais une erreur, une «faute contre l'esprit» (1947). En dépit de cela, ils ne cesseront pas de s'écrire: plus de six cent cinquante pages imprimées.

Parcourues une à une, les lettres déçoivent un peu quand la cuisine littéraire prend toute la place. Je t'ai envoyé le dernier numéro de X; Y refuse de céder les droits; non, je n'ai rien reçu; et je t'envoie l'article et tu me le corriges et un tel a dit et le premier numéro de, et les *Fleurs*?

quand lirons-nous les *Fleurs*? et Germaine va mieux; Jeanne aussi.

Avant la guerre, Ungaretti n'est pas le Grand Poète italien qu'il sera à la fin de sa vie et dont les anniversaires de naissance deviendront le prétexte à la parution d'albums en hommage et à la tenue de colloques. Ce père de famille pauvre veut simplement écrire. «Il faut énormément d'argent pour faire une vie très modeste.» Il faudra surtout la pension du Duce: 1500 liras par mois.

En butte aux tracasseries, aux vexations, aux calomnies, il a déjà l'orgueil des plus grands: «Je suis peut-être l'unique *grand* poète de ma génération. J'ai l'ÂME.» Presque trente ans plus tard, Paulhan semble lui répondre: «Je travaille toujours à ma *Peinture*. Pourquoi tant de peine à l'achever? C'est ainsi, je pense, toutes les fois que l'on approche cette place secrète de l'âme, celle où il n'y a place que pour la vérité.»

La perspective change en effet si l'on envisage l'ensemble de cette correspondance et non plus les lettres isolément. Du bruit quotidien et du fatras des milieux de l'édition, on voit surgir des éclairs tragiques. Le jeune fils d'Ungaretti meurt et la lettre fait une ligne. Le poète rentre ébloui du Japon et pour traduire ses impressions d'un voyage qui a été moderne, c'est-à-dire trop rapide, il veut «enregistrer un désastre intérieur». Un mot d'Ungaretti et les poétiques superbes doivent s'incliner: «J'aime bien ce poème. Je l'ai trouvé un soir...» Paulhan, vers la fin de sa vie: «Il me semble que la rhétorique (...) est précieuse beaucoup moins par ce qu'elle dit que parce qu'elle le dit.»

Des éclairs, oui, et les cris pudiques de Paulhan — «N'as-tu pas un Dieu à remercier? Dis-le moi.» — pendant que la vie continue, que la NRF paraît, qu'on entre à l'Académie, qu'on enseigne au Brésil, qu'on marie sa fille et qu'on soigne honteusement une verrue plantaire.

Et puis on vieillit. Soudain, ce sont deux vieillards qui s'écrivent et se lancent à la tête de grandes interrogations

affectueuses. L'œuvre de l'un et l'autre se met en place. Nul ne songe plus à contester le génie d'Ungaretti. Le duel avec Bontempelli dans les jardins de la villa de Pirandello est loin. Le duel Paulhan-Breton n'aura pas lieu. Quand donc était-ce? On vieillit avec des vertiges. En 1966, les œuvres complètes de Jean Paulhan commencent à paraître chez Tchou. C'est pour lui l'occasion de porter un regard plus aigu sur les petits récits. Ils racontent, dit-il, des «cahots», des «échecs» et «quelque chose comme le passage de l'infini».

On comprend alors la qualité essentielle de cette correspondance: elle laisse sourdre le tragique, comme une porte entrebâillée par erreur et que l'on referme aussitôt mais trop tard.